

Un Européen, quelque soit l'angoisse ou le bonheur qui le presse, ne luttera jamais de rapidité avec un enfant des forêts américaines. Tévesina avait laissé bien loin derrière lui Beauregard et ses compagnons, lorsque son chien s'arrêta devant un taillis assez épais; l'Indien n'hésita point à y pénétrer, et le premier objet qui s'offrit à sa vue, ce fut le petit Frédéric étendu presque sans vie au pied d'un arbre.

Tévesina le souleva dans ses bras, et tout joyeux, reprit sa course plus rapidement que jamais. Ranimé par le mouvement de la marche et par les caresses que le bon Indien lui prodiguait, l'enfant avait déjà repris ses sens lorsqu'il rejoignit ses parents, qui se sentirent prêts à succomber à l'excès de leur bonheur, en voyant leur cher fils, leur tendre de loin ses petits bras et les appeler avec amour.

Toute la famille, réunie autour de Tévesina, ne se lassait pas d'embrasser Frédéric qui passait tour à tour dans les bras de chacun, et surtout de remercier avec la plus vive effusion le brave Indien. Le chien lui-même, comblé de caresses, avait large part à cette joie, à ces remerciements.

III

Dès que la nouvelle du retour de l'enfant se fût répandue, tous les voisins de Beauregard accoururent le féliciter, et la nuit presque tout entière s'écoula en réjouissances. Seul Tévesina manquait à cette réunion. Le bon sauvage, intimidé par les marques de reconnaissance qu'on lui prodiguait, avait voulu se dérober à l'attention générale en se retirant à l'écart. Ce ne fut que lorsqu'il ne resta plus qu'un petit nombre de visiteurs chez son hôte, qu'on parvint à le décider à reparaitre au milieu d'eux.

Beauregard embrasse alors son bienfaiteur, et selon l'usage des Indiens, le proclame *son frère*.

—Lorsque tu auras vieilli et que tes pieds ne pourront plus suivre le gibier agile, lorsque ton bras affaibli ne pourra plus tendre un arc, alors tu viendra vers moi, et je te bâtirai une hutte où tu vivras en paix, selon les coutumes de ton pays et à l'abri du besoin. Si jamais le chagrin se mêle à ta vie, je sécherai tes larmes comme tu as séché les miennes aujourd'hui.

Ensuite, prenant le sauvage par la main :

—Voisins et amis, voici *mon frère* ! Le nom que mon fils a porté jusqu'à ce jour doit être à jamais oublié. A l'avenir, il s'appellera comme son *oncle* et son sauveur, il s'appellera *Tevesina*.

Tous les assistants accueillirent avec joie et félicitation cette *alliance fraternelle*. Pendant qu'ils exprimaient ce double sentiment à leur hôte, Tevesina s'était assis, et le calumet du sauvage à la bouche, il tenait ses yeux fixés devant lui, dans cette attitude grave et méditative du guerrier indien se disposant à prendre la parole dans le conseil de sa tribu.

Après s'être suffisamment recueilli, il confirma selon l'usage l'alliance offerte.

—*Mon frère*, dit-il, je n'ai fait pour toi, rien que tu n'eusses fait avec empressement pour moi. C'est par la volonté du *Grand Esprit* qui veille sur nous, que je suis venu en ta maison au moment précis où tu avais besoin de mon secours. C'est donc lui seul qu'il faut remercier, mais j'accepte ton amitié et je te donne toute la mienne. Si jamais tu viens me visiter, ma hutte sera ta demeure, tu y commanderas en maître ; et tout ce qu'elle contient, tout ce qui m'appartient est désormais à toi aussi bien qu'à moi. La promesse de Tevesina est sacrée : celui qu'il a appelé *son frère* sera toujours un autre lui-même.

IV

Sur la lisière de la forêt, et non loin de l'habitation de Jean Beauregard s'élève une tombe surmontée d'une croix : Jean de Beauregard (1) ; au pied de cette première tombe, posée en travers comme un gardien fidèle, une pierre marque la place d'une autre victime de la mort. Une croix est aussi sculptée sur ce monument rustique, et on y lit le nom de Tevesina. L'amitié des *deux frères* a survécu à leur vie ; la mort, au lieu de les séparer, les a réunis à jamais.

Un peu après le lever du soleil, un homme seul et vêtu de deuil sortit de l'habitation et se dirigea vers les tombeaux. Après avoir regardé autour de lui avec attention, il s'agenouilla, et bientôt absorbé dans les larmes et la prière, il semblait avoir oublié toute autre pensée, lorsqu'un jeune Indien vint se placer debout près de lui.

Le jeune homme arrête enfin son regard sur le nouveau venu, et se levant aussitôt :

—*Frère*, je t'attendais, lui dit-il, en lui tendant la main.

—Le grand Esprit ne veut pas que ses enfants négligent les os de leurs pères, répondit l'Indien d'une voix dont il cherchait vainement à bannir toute trace d'émotion ; il y a aujourd'hui un an, jour pour jour, heure pour heure, que Tevesina dort sous cette froide pierre, son fils selon l'usage, vient lui porter des offrandes nouvelles.

—Tevesina, répondit le jeune Français, dans le paradis où ton père, purifié par le baptême au moment de sa mort, a été sans nul doute reçu, son âme n'a besoin ni d'armes, ni d'autres dons terrestres ; mais ce qu'elle désirerait, j'en suis sûr, cette âme bienheureuse, ce serait que *ses fils, les deux Tevesina*, comme leurs pères, ne pussent jamais être séparés.

—Qui pourrait nous séparer, s'écrie l'Indien avec feu, ne nous sommes-nous pas juré *l'alliance des frères* ?

—Rien ici-bas, assurément ! et comme nos pères, nous saurons mourir en combattant l'un pour l'autre ; mais alors, comme eux, pourra-t-on nous enterrer à l'ombre de la même croix ?

—Je te comprends, *mon frère*, mais le grand Esprit de notre tribu, lui aussi, est puissant et fort, et ses fils ne doivent pas l'abandonner.

Le Français courba la tête et n'insista pas, il comprit que l'heure du Seigneur n'était pas venue.

V

Un jeune homme d'une vingtaine d'années, vêtu à l'Européenne, le fusil sur l'épaule, la poire à poudre soigneusement renfermée dans une enveloppe de peau de daim, suivait le bord du fleuve St. Laurent, en se dirigeant vers le lac Ontario. Deux pistolets et un couteau de chasse garnissaient sa ceinture. Ces précautions, en tout temps nécessaires au voyageur qui se hasarde dans les solitudes du Canada, étaient plus indispensables encore à une époque, où la guerre entre les puissances européennes venait de réveiller toutes les vieilles haines de tribus à tribus, en les attirant les unes dans le parti de la France, les autres dans l'alliance anglaise.

(1) Les Antilles et le Canada furent peuplés, en majeure partie, de cadets de familles nobles et de gentilshommes peu fortunés qui allèrent demander à la colonisation de ces riches pays : sinon le rétablissement de leur fortune, du moins une vie paisible et honorable au sein des travaux agricoles.